

Pour Protagoras : Angenot et le sens du social

Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique de Marc Angenot. Mille et une nuits, 450 p.

Yan Hamel

Numéro 223, novembre–décembre 2008

Pour la sociocritique : l'École de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamel, Y. (2008). Pour Protagoras : Angenot et le sens du social / *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique* de Marc Angenot. Mille et une nuits, 450 p. *Spirale*, (223), 38–39.

Pour Protagoras : Angenot et le sens du social

DIALOGUES DE SOURDS. TRAITÉ DE RHÉTORIQUE ANTILOGIQUE de Marc Angenot

Mille et une nuits, 450 p.

par YAN HAMEL

[P]our ceux que la vie ordinaire intéresse, pour les spécialistes des sciences sociales notamment, la rhétorique doit apparaître comme une discipline centrale et incontournable.

Le dernier ouvrage de Marc Angenot part d'une observation que moult logiciens, publicistes, spécialistes des sciences humaines et des communications, sans oublier les harangueurs de tous poils, préféreraient ignorer : « *les humains argumentent constamment, certes, et dans toutes les circonstances, mais à l'évidence ils se persuadent assez peu réciproquement, et rarement.* » Dans les trivialités du quotidien comme dans les circonstances exceptionnelles, aussi bien dans l'engueulade de taverne ou dans la chicane de ménage que dans les grands débats philosophiques, religieux ou scientifiques, le dialogue de sourds est « *la règle plutôt que l'exception.* »

Une règle des échanges entre les humains

Par « dialogue de sourds », il ne faut pas comprendre « malentendu », « mésentente », « désaccord », « dissension » ou tout autre terme renvoyant à une difficulté passagère de la communication pouvant être surmontée grâce à la rationalité commune ou à la bonne foi mutuelle des interlocuteurs. Marc Angenot s'intéresse aux échecs de l'argumentation, aux cas surabondants de rencontres ratées qui se situent au-delà de toute entente envisageable, de toute possible négociation, quand de part et d'autre les débatteurs font face à une impossibilité radicale de reconnaître la moindre forme de pertinence, non seulement aux idées, mais aussi — et même surtout — à la façon d'argumenter qui leur est opposée. Dans toutes les sphères du discours et de l'existence, ces « *coupures cognitives* » amènent les discoureurs à tenir les composantes des systèmes rhétoriques auxquels ils s'opposent pour autant de tares de la pensée, pour les marques indubitables de la folie, de la stupidité, de la confusion, voire de la perversité de leurs adversaires : « *Si l'incompréhension argumentative tenait banalement au malentendu — mal entendu —, il suffirait de se déboucher les oreilles, d'être patient et bienveillant, de faire mieux attention. Mais peut-être que dans certains cas — ces cas qu'un philosophe post-moderne [Jean-François Lyotard] classe parmi les "différends" —, les humains ne comprennent pas leurs raisonnements réciproques parce que,*

parlant la même langue, ils n'usent pas [...] du même codé rhétorique. » D'où cette question fondamentale : « *pourquoi, se persuadant si rarement, les humains ne se découragent-ils pas et persistent-ils à argumenter ?* »

La réponse apportée risque de renverser plus d'une idée reçue. Loin de contribuer à la bonne entente mutuelle, à rebours de quelque volonté d'en arriver à un accord raisonnable, le recours à un système argumentatif servirait en fait une entreprise se situant du côté de l'autojustification. Selon Angenot, nous disputons, non pas pour convaincre l'autre, mais pour donner un semblant de clarté et de raison d'être au monde qui nous entoure et à la place que nous y occupons. Les arguments que nous (nous) servons visent à nous persuader nous-mêmes, contre les autres, que nos valeurs et que les intérêts que nous (nous) reconnaissons, de même que les comportements en découlant, sont les bons.

Un héritier des Antilogies

Se réclamant de Protagoras, cet adversaire de l'idéalisme platonicien qui « *considère le monde en sociologue avant-la-lettre* », Angenot défend sa thèse en réhabilitant la sophistique. Plus question, comme on l'a longtemps fait, de balayer du revers de la main l'héritage des philosophes présocratiques spécialisés dans l'art de séduire et de convaincre par l'éloquence : on sait aujourd'hui que les argumentations excédant les règles de la logique aristotélicienne ne peuvent être tenues pour de simples fautes de raisonnement tant elles sont au cœur des façons les plus courantes de penser et de débattre. À coups d'enthymèmes, d'analogies, de raisonnements contrefactuels et d'arguments d'autorité, jouant sans retenue du pathos et de l'ethos, les gens cherchent moins à établir une vérité indubitable qu'ils n'usent de leur savoir-faire pour construire de la cohérence en donnant l'impression du probable, du vraisemblable, de l'à-propos et du justifié. Contre l'idéal d'une vérité pure qui pourrait s'imposer à chacun grâce au fantasme d'un langage transparent ou d'un raisonnement sans faiblesse, Angenot propose une « *théorie du dialogue négocié à hauteur d'homme* ». Il entend accepter et décrire la communication telle qu'elle se réalise dans la réalité des échanges entre les humains : « *La logique apodictique [...] s'exerce dans un monde autre que le monde social : celui des prémisses nécessaires et des déductions sans faille. [...] La logique formelle est un jeu intellectuel joué par des spécialistes, inoffensifs mais inintéressants au regard du monde empirique* ». De cette constatation, doublée d'une volonté de comprendre comment et pourquoi les argumentations se déploient au sein du social résulte rien de moins que « *l'émanation d'une anthropologie, d'une manière de concevoir la nature humaine en mettant au cœur de celle-ci la discussion et le discours argumenté* ».

Il n'y a pas une logique commune à tous, mais des logiques partiales et partielles, incompatibles les unes avec les autres, qui s'affrontent sur le plan synchronique et qui se succèdent sur le plan diachronique : d'un côté, l'écologiste angoissé prônant la réduction des gaz à effet de serre ne peut accepter la logique libertarienne exaltée par l'homme au volant d'un Hummer ; d'un autre côté, plus personne aujourd'hui ne peut comprendre comment les théologiens de Byzance ont pu sérieusement débattre à propos du sexe des anges. Allant de l'Antiquité grecque à la période contemporaine en passant notamment par les débats religieux du Moyen

Âge, les affrontements politiques de la Belle Époque et les grandes querelles philosophiques allemandes du siècle dernier, Angenot retrace l'histoire de ces logiques dont il circonscrit les particularités. Il montre que, d'une époque à l'autre, au fil des innombrables questions qui ont passionné l'opinion, quatre grandes façons d'organiser les arguments — la rhétorique réactionnaire, la pensée conspiratoire et du ressentiment, la logique instrumentiste et la raison utopique-gnostique — se sont engagées en d'éternels dialogues de sourds. Discréditant l'idée d'une raison transcendante ou d'une juste façon d'argumenter susceptibles d'atteindre le vrai et de départager les adversaires, Angenot décrit un univers socio-discursif mouvant où les mots s'opposent aux mots, les logiques aux logiques en un débat cacophonique où nul n'a jamais raison.

Un « décisionnisme » antidogmatique

Faut-il tenir cette position pour la valorisation déguisée d'un certain relativisme intellectuel et moral? L'auteur s'en défend bien. S'il s'emploie à montrer que débats et querelles ne débouchent jamais sur une conclusion faisant l'unanimité ou sur une vérité définitive qui s'imposerait à chacun, il n'en vient pas pour autant à prétendre que l'intellectuel doit rester en retrait, que pour lui le plus sage serait de s'interdire tout parti pris dans les débats qui secouent la cité. Bien au contraire, Angenot promeut une forme de « décisionnisme critique »; il soutient que l'intellectuel a la responsabilité de se doter des « critères d'objectivation » lui permettant de prendre position avec une lucidité et une ouverture les plus grandes possible. En contrepartie, entrant lui-même dans l'arène polémique, il ne tarit pas de traits ironiques dirigés contre les doctrinaires de tout acabit et tout particulièrement contre les « Po'Mo », déconstructionnistes et autres sceptiques radicaux qui sont prêts à argumenter fort, et longtemps, pour démontrer qu'il faut renoncer une fois pour toutes à la certitude.

Parions que cet ouvrage prendra lui-même place dans l'un de ces interminables dialogues de sourds décrits par Angenot. Il aura, chose certaine, l'heur de souverainement déplaire à ceux pour qui Jacques Derrida, Paul de Man et consorts sont des maîtres de lucidité. En théorisant sur les « coupures cognitives », le but d'Angenot n'est évidemment pas de convaincre ses adversaires, de les convertir ou d'en arriver avec eux à une forme de consensus : il cherche plutôt, non sans difficultés, à construire pour le chercheur en sciences humaines une éthique anti-éristique qui, rejetant la défense à tout prix des convictions personnelles aussi bien que les prétendues évidences guidant l'opinion publique, valorise des modes de pensée (auto) critiques et paradoxaux, tels ceux dont se sont dotés les contestataires politiques, les philosophes, les scientifiques et les sociologues.

Une somme théorique

Aboutissement de plusieurs décennies de recherches dans les domaines de la rhétorique, de l'histoire des idées, de l'analyse du discours et de la sociocritique, *Dialogues de sourds* est la somme d'une œuvre théorique qui frappe à la fois par son ampleur et par sa cohérence interne. Le livre se situe dans le triple sillage des études qu'Angenot a consacrées à la prose d'idées (*La parole pamphlétaire* [1982], *Les idéologies du ressentiment* [1996]), à la théorie du discours social (*Le cru et le faisandé* [1986], *Ce que l'on dit des Juifs en 1889* [1989], *Mille huit cent quatre-vingt-neuf : un état du discours social* [1989]) et à l'histoire des idéologies (*L'utopie collectiviste* [1993], *La démocratie c'est le mal* [2003], *Rhétorique de l'anti-socialisme* [2005], *Le marxisme dans les grands récits* [2005]).

Cet ouvrage qui ambitionne entre autres de montrer comment la « rhétorique est devenue le carrefour interdisciplinaire par excellence des sciences humaines » excède largement les préoccupations des chercheurs tournés vers la lecture sociocritique des textes. Il n'en fournit pas moins une série d'instruments d'analyse utiles à ceux qui ont choisi cette perspective. *Dialogues de sourds* est non seulement appelé à devenir un ouvrage de référence pour les spécialistes qui s'intéressent à la dimension sociohistorique de la logique, de la rhétorique, du débat argumentatif, de l'essai et de l'interdiscursivité en général, mais il sera aussi éclairant pour ceux qui sont attentifs à déceler les formes de littérarité toujours à l'œuvre

dans la prose d'idée. Le discours argumenté est cohérent, limpide, transparent, tandis que le monde qu'il prétend éclairer reste irréductiblement opaque et chaotique, insaisissable : la manière avec laquelle Angenot pense la rhétorique montre qu'avoir raison, ou prétendre avoir raison contre les fourbes et les sots, est exclusivement une affaire d'écriture.

Ajoutons enfin que ce livre pourrait devenir la pierre angulaire d'une théorie non encore élaborée qui permettrait d'analyser l'orchestration de divers systèmes rhétoriques par le dialogisme du roman, du théâtre, du cinéma, de la bande dessinée ou de la série télévisée. L'auteur puise d'ailleurs allègrement ses meilleurs exemples aux genres de la fiction, évoquant ici l'épisode célèbre de *Don Quichotte* où la morale aristocratique du Chevalier-à-la-triste-figure se bute à la pensée matérialiste des marchands, rappelant là une scène de *Marius* où le raisonnement contrefactuel de César (« *Si j'étais Napoléon...* ») est balayé du revers de la main par l'imperturbable réalisme de M. Brun (« *Il est mort! Puisqu'on te dit qu'il est mort!* »). Angenot n'a pas développé cette voie comme elle aurait pu l'être. Il ne s'est pas penché sur les particularités de l'argumentation en régime fictionnel. Il ne s'est en outre demandé ni comment la polysémie de la littérature de fiction et de la poésie appartaient elles aussi à ces façons de penser (auto) critiques qu'il valorise, ni de quelle manière paradoxale l'ambiguïté de l'œuvre littéraire peut convaincre. Il serait possible de s'en désoler. Voyons-y plutôt une invitation à poursuivre la recherche. ●

Stéphane La Rue, 32:55, 1999
Acrylique sur bois, 68,5 x 61,2 cm
Photo : Richard-Max Tremblay
Collection du Musée d'art contemporain de Montréal [A 00 6 P 1]

